

Nom : Prénom :

Trèfle d'Or

Séquence 7

Mon grand-père prenait tous ses repas à la table familiale ; il va de soi que ses enfants et petits-enfants étaient eux aussi tenus de se conformer à cette règle. Mais un soir, à dîner, Patrick O'Donnell déclara qu'on ne devait pas l'attendre pour le déjeuner du lendemain. Il était invité.

Cela ne manqua pas d'étonner l'assemblée. Le vieux n'acceptait jamais d'invitations, pas plus qu'il ne recevait. Comme personne n'avait l'audace de lui poser de question, le silence s'installa un temps, avant que Patrick O'Donnell ne reprenne :

- Je vais manger chez Leroy.

Chapitre 7

La chambre de mes parents jouxtait la mienne. Ainsi ce soir-là entendis-je les éclats de voix de mon père.

- Tu te rends compte, Emma ? Il a perdu la tête ! Le plus grand planteur de Géorgie qui va bouffer chez les nègres ! Déjà qu'il passe son temps avec ce petit merdeux ! Il devient sénile.

Ma mère ne répondait pas. Je crois qu'elle était une des rares personnes, sur la plantation, qui ne détestait pas le vieux. Mais il était très difficile de savoir ce qu'elle pensait, car même si elle fut toujours très douce avec moi, avec tout le monde d'ailleurs – et elle était très aimée – cela ne l'empêchait pas de professer l'opinion de la majorité : il allait de soi que nous étions supérieurs aux Noirs et que nous n'avions rien de bon à gagner à fréquenter ces gens.

C'est le personnel Blanc de la plantation qui prit très le plus mal ce fameux déjeuner. Si le patron commençait à partager les repas des anciens esclaves, c'était la fin de tout. J'entendais, çà et là, des murmures indignés.

Il se trouva qu'à ce déjeuner – je donnerais bien cinq ans de ma vie pour y avoir assisté, mais il me fut raconté – était présent à table un oncle de Leroy Moor, qui exerçait la profession de forgeron. Mon grand-père et lui trouvèrent aussitôt un terrain d'entente, car dans la pratique du ferrage, cet oncle, Ursus Moor, utilisait les mêmes techniques que Patrick O'Donnell, techniques que le vieil Irlandais croyait révolues.

Il engagea aussitôt l'oncle à travailler pour lui, contre un salaire avantageux, pourtant celui-ci refusa ; je ne sais de quel prétexte il usa, mais la vérité était qu'il se méfiait des caprices des Blancs.

Plusieurs siècles de maltraitance et de haine raciale suffisent aisément à expliquer cette méfiance. Certains Blancs ne réussissent pas à comprendre pourquoi, aujourd'hui encore, ils sont accueillis fraîchement, et parfois avec hostilité, dans les réserves indiennes ou dans les quartiers noirs. Ils disent qu'eux ne sont pas responsables des erreurs d'autrefois, que s'ils aiment les Indiens, les Noirs, pourquoi cet amour ne leur est-il pas rendu ? Il faut que ces Blancs imaginent leur peuple massacré, humilié, chassé de ses terres, réduit en esclavage, empoisonné, violé, frappé à coups de fouet pendant des centaines d'années. Qu'ils essaient ensuite de se représenter le temps qu'il leur faudrait pour pardonner à ceux qui ont agi ainsi. Et même à leurs descendants. La bonne conscience individuelle ne suffit pas. Il faut laisser le temps du pardon.

Patrick O'Donnell revint enchanté de ce déjeuner. À soixante et un ans, il venait de découvrir que les Noirs avaient, somme toute, des choses à dire, que leur cuisine était tout à fait mangeable, et qu'on pouvait passer avec eux de bons moments.

Il reprit ses promenades avec Leroy. Mon père et ses frères et sœurs ne décoléraient pas, et je suis persuadé, pour y avoir souvent repensé, que la jalousie entraînait pour une bonne part dans leur emportement. Jamais le vieil Irlandais ne s'était conduit ainsi, jamais il n'avait été aussi chaleureux qu'avec Leroy Moor, pas même avec ses propres enfants.

Quant aux Blancs qui, eux, n'étaient pas de la famille mais fréquentaient la plantation ou y travaillaient, leur exaspération croissait sans le secours de quelque jalousie. L'assurance qu'un des leurs les trahissait suffisait à enfler leur ressentiment.

Un matin, le tyran des cacahuètes trouva le mot, glissé sous la porte de sa chambre : « *Laisse tomber les négros, O'Donnell. Fais honneur à ta race.* »

Lecture chapitre 8 (Littéo p 175-176)

1 – Voici quelques éléments dans le désordre qui permettent de résumer les faits :

- a. Le mot anonyme.
- b. La réaction de l'entourage.
- c. La réaction de O'Donnell.
- d. Le déjeuner chez Leroy

Remets-les dans l'ordre de l'histoire : _____

Résume le chapitre :

2 – Relevez des mots qui expriment le racisme dans les paroles prononcées par William :

3 – Quel mot va être opposé à ceux-ci dans la réponse de Patrick ?

4 – Voici quatre moments du texte :

- Indique si le narrateur a assisté à ces scènes.
- Le déjeuner chez Leroy. **oui / non**
- La lecture par Patrick du billet anonyme. **oui / non**
- La colère du père de Sean. **oui / non**
- Le dîner avec Leroy. **oui / non**

Plusieurs siècles de maltraitance et de haine raciale suffisent aisément à expliquer cette méfiance. Certains Blancs ne réussissent pas à comprendre pourquoi, aujourd'hui encore, ils sont accueillis fraîchement, et parfois avec hostilité, dans les réserves indiennes ou dans les quartiers noirs. Ils disent qu'eux ne sont pas responsables des erreurs d'autrefois, que s'ils aiment les Indiens, les Noirs, pourquoi cet amour ne leur est-il pas rendu ? Il faut que ces Blancs imaginent leur peuple massacré, humilié, chassé de ses terres, réduit en esclavage, empoisonné, violé, frappé à coups de fouet pendant des centaines d'années. Qu'ils essaient ensuite de se représenter le temps qu'il leur faudrait pour pardonner à ceux qui ont agi ainsi. Et même à leurs descendants. La bonne conscience individuelle ne suffit pas. Il faut laisser le temps du pardon.

Qui parle : Sean enfant ou Sean adulte ?

Quel temps principal est utilisé ? Pourquoi ?

Ce paragraphe fait-il avancer l'histoire ? À quoi sert-il ?
